

Nathalie JULY

Il était une fois eux
et moi



Nathalie July

Il était une fois eux et moi

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-9746-8

Dépôt légal : juillet 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

Première partie

Une clé sur le trousseau.....	9
De profundis.....	13
Me taire.....	15
Le M y est le Jeu aussi.....	17
Je sais.....	19
Nobody's perfect.....	21
A toi l'intrus-main.....	25
T'auras qu'à lui dire.....	27
« Donnez-lui un masque et elle vous dira la vérité » (extrait de la citation d'O. Wilde) – Partie I.....	29
« Donnez-lui un masque et ils vous diront la vérité » – Partie II.....	31
« Donnez-lui un masque et elle vous dira la vérité » – Partie III.....	33
« Donnez lui un masque – Partie IV », pour Colette.....	35
Donnez-lui un masque – Partie V.....	37
Donnez moi un masque et je lui dirai la vérité Partie VI – L'attentat(ion).....	39

Toi manquer à moi.....	41
Jeu et toi.....	45
Le saut de l'ange.....	47
Sans faire exprès j'ai pensé.....	51
A la vôtre (vœux/résolutions pour 2012).....	55
Dans quelle étagère ?.....	57
Peinte au lavis.....	59
Qui est-il ?.....	61
L.....	63
Dans l'objectif.....	65
100 masque.....	69
ET la vie danse.....	71
Au-delà, les étoiles.....	73

Deuxième partie

Quand l'épée s'en mêle.....	77
Les zig-autos.....	79
La con(ne)pulsion.....	83
L'arche sur l'île en liesse.....	87
Le ou la plage hier.....	93
Oui, mais alors avec modération.....	97
Changeons de crèmerie.....	99
Site de rend-contre impair et manque.....	103
Coin-coin-oin.....	107
Tignasse toi-même.....	111
Trous-sots.....	115
T'as tout.....	117
T'as tout II.....	121
Une soirée ordinaire.....	125
Mon ado et l'essence.....	129

Première partie

Une clé sur le trousseau

C'était juste,

Pour contenir ma rage et inscrire sur les pages ma mémoire.

Pour vider ma désespérance et remplir ma vie de promesses.

Pour me créer un monde onirique et tenir en main mon destin.

Pour blanchir mon âme et éclabousser les autres de mes révoltes.

Pour ne pas subir passivement la déloyauté de mes (dis)semblables.

Pour mettre des échéances aux excès, et des repères sur ma route.

Pour reconnaître le vrai du faux, la sincérité des faux semblants.

Pour ne pas désertier la vie et me laisser hanter par la mort.

Pour respirer sans haleter et tirer ma révérence à l'immonde.

Que...

J'ai commencé à écrire un jour.

Les mots m'ont enivrée comme le soiffard se laisse bercer par ses breuvages.

Ils m'ont permis de tenir en respect mes secrets et de camoufler ma Géhenne.

Ils sont témoins d'une vie dévastée, d'une guerre (in)avouée aux maux. Ils font taire mes spleens, me délivrent de mes obsessions et divulguent qui je suis.

J'ai, grâce à eux, pu imaginer la trame d'une vie, ma vie, comme la dentellière, qui autrefois, de ses doigts agiles entremêlait les fils de façon insaisissable, sous les yeux ébahis des néophytes qui ne pouvaient que contempler la résultante.

J'ai laissé ma trace sur quelques feuilles, mes doutes et ma détermination.

En toute (in)quiétude j'ai envisagé un monde meilleur, avec la conviction que ce qu'on m'avait donné de plus fabuleux était la vie.

Je lui ai pris ce qu'elle n'avait pas décidé de m'accorder sans l'affronter.

J'ai écrit pour ne jamais oublier les abominations que j'ai vues, senties, perçues, entendues ou touchées.

J'ai vu la mort s'emparer de mes chers, sans que je puisse la contrer. J'ai senti des fragrances infâmes, celles que le prédateur dégage quand il nargue sa proie avant de l'abattre, tapi dans l'ombre.

J'ai perçu les êtres d'exception, ceux qui vous jaugent avec pertinence, qui vous redonnent la foi au moment où les affrontements, trop lourds, deviennent un fardeau.

J'ai entendu des fables dont je n'ai pas saisi la morale.

J'ai touché de près des personnages artificieux et fourbes, avec cette malade envie de contrôle sur leur prochain, en perdant paradoxalement leurs moyens.

Il n'est pas commode de traduire à un aveugle ce qu'il ne voit pas, de jeter ça et là des mots dans l'oreille d'un sourd en espérant qu'il écoute, ou d'attendre les réponses d'un muet qui ne veut ni entendre ni voir.

Je me suis heurtée à tant d'obstacles, que j'ai cloisonné mon histoire entre les lignes d'une écriture amphigourique. Je n'attendais rien de personne et rien d'autre que l'inspiration. Je me suis épargnée l'indifférence et les maladresses (in)humaines. J'ai intégré que la plupart des êtres se contentaient de marteler les esprits de poncifs exaspérants, par ignorance, ou pire, par désintérêt.

La différence fait inexplicablement peur aux uns et stigmatisent les autres.

Je n'ai eu de cesse d'imaginer une passerelle qui aurait permis la rencontre de ces deux genres...

Pour ne pas vomir ma bile et absorber leurs bassesses
Pour grandir et imposer un seuil de (in)tolérance
Pour vibrer sous une pléthore de vagues passionnelles... malgré les manques
Pour combler les vides et crier que rien ne meure jamais et que tout est « envie ».

Je suis devenue un écrivillon.

De profundis

Mon « de profundis »...

Une sphère en dehors du temps, intemporelle, ma citadelle,

Un endroit où aucune chose ne ressemble à aucune autre, dans lequel tout a été déformé, reformé et « réformé »,

Un silence au delà des cris que je décrie,

Une fontaine dans le désert, l'inépuisable,

Une route sans « sens » interdits, avec des laissez-passer et « allers-retours »,

Un labyrinthe avec un commencement, des buts, sans fin,

L'infiniment grand au cœur de l'invisible,

L'ombre sur la lumière et la vérité sur quelques erreurs,

Un ciel dévoilé qui domine une terre en jachère,

Une lune sur mes jours et un soleil sur mes nuits,

Une innocence retrouvée dans un monde perdu,

Une bienveillance sur mes amertumes, l'amer me tue,

Une errance, pensées vagabondes sous le flot des ondes rances,

Un miroir de sensibilités qui répercute la réflexion de mon humanité sur les cruautés,

Une mémoire gravée en lettres d'or, « de pleins et de déliés », dédicacée par la vie,

Un regard de paix sur mes croisades, un pacte
rassurant entre hérésie et raison,
Une liberté sur mes « ancrages »..., ma lucidité sur
l'inconscient,
Un carcan sauveur « des coups » du sort, ma
rédemption,
Une vie intérieure dense, l'abondance, mon opulence,
Une richesse de maux émaillés, les mots d'une vie qui
a basculé,
Une existence dans une réalité mortifère,
Une cérébralité ardente sur des intelligences
évanescents,
Un alinéa « vivant » de mon grimoire, dans lequel
l'amour règne avec grâce, au travers d'un désamour
qui me saigne et qui a laissé sa trace,
Il est monde dans un monde.

Me taire

Tes rêves se tirent
Ma peau se glace
Les échecs t'attirent
Ma peine se lasse.

Ta dignité se dérobe
Ma raison s'étourdie
Ta vie est improbe
Mes larmes alourdis.

Tes sens s'altèrent
Mon âme en enfer
Tes discours délétères
Ma quête se réitère.

Un voile me masque
Le blues me fait mal
Dans tes frasques
Je me sens animal.

Tu te perds en secret
Rien n'est concret,
Dans un labyrinthe
Aux relents d'absinthe.

Cupidon te néglige
Ta servitude t'oblige...

Ma révolte demeure
Ton abus : ma tumeur.

Ta boussole déraille
Mon nord s'efface
Rentre au bercail
Et fais volte-face.

Tu violes ton serment
Pour des chimères
Et la foi qui justement
Te faisaient mère.

Tes rires se tirent
Tes lèvres se glacent
Tes mots sont satires
Et ta vie une mélasse.

Le M y est le Jeu aussi

J'apprends tes mille et une facettes – Je suis ton égale, face à face, « ils » et « elles ».

A l'aube de te deviner – Je te dénude. Absurde finesse de mon esprit !

Tu cloues les faiblesses à coup de mépris. « Voyez comme les remparts sont hauts et robustes ! » – Née pour dépasser les frontières, je fends tes murs et te murmure qu'aucune illusion ne saurait voiler ton visage.

Fragile, toi le « mâle habile », tu pourchasses « la » faille et je noie mes hargnes les plus sordides.

Tu m'invites à t'inoculer cette stupéfiante substance licite ascens(at)ionnelle. « Donne-moi... reprends !, prends-moi ! » – Prends, mais rends moi !

Il y a des – baise-moi –, des « envahis-moi ! » sauvages, sois là ! Va-t-en... reviens ! mais aime-moi !

Et aussi des « sois-toi », « assieds-toi et regarde-moi », non pas comme ça, je veux te voir toi !

J'écoute : « ... avant-toi », je veux entendre : « depuis toi... ».

Je cache, je distille, agile, ma vie cabalistique. Je toque, je disloque, je suis l'ascète qui tique !

Je suis l'abîme à ta hauteur. A la cime, l'horizon est une source sans tréfonds.

Il y a eu des sentiments tacites et des regards qui gueulent des évidences. Tu as vibré sous l'écho, épeuré... « j'arrête, dis-moi qu'on continue, comment ?, je veux te voir, te toucher, te partager, te sentir, dis-le moi ! Ça suffit, encore ! ».

Il y a mes folies qui m'éprouvent, qui dépassent ta raison. Elles sont tues, me tuent, fluctuent. Elles me préservent et me délient.

J'aime tes fantaisies qui s'entrelacent et que tu répands. Elles m'animent et m'arriment !

Le manque ! L'essence de l'absence : « allô ?, écris-moi, réponds-moi, t'es là ? Retrouve-moi, j'arrive... »

La beauté est intime. Elle est noble. Vois-tu dans d'autres yeux autant de pureté aux côtés de tant de douleurs ?

Il y a les peurs et l'inquiétude qui ressemblent aux ressacs éclatant violemment sur les rochers de la foi.

« Qui es-tu ? Donne-moi les clés... » – je suis devenue...

Apprends, aime, enserre, entends, pressens, suis, désire ! mais surtout retiens, donne, reste : moi !

Je sais

Si je pouvais arrêter le temps
Je ferais de ton clair-obscur une lumière,
Tu serais mon fou chantant
Et moi de tes amours la première.

Si j'osais te montrer mon âme
Juste pour te vivre et pas juste te retenir,
Je te ferais boire mes larmes
Pour une folle ivresse et un bel avenir.

Je sais que le temps se décompte
Comme l'eau d'un puits qui s'épuise
On s'en abreuve et au bout du compte
On oublie comme la vie est exquise...

Si je pouvais figer un instant
Il serait celui qui est le plus éphémère,
Le plus beau et le plus déroutant
Pour ne jurer que par ses chimères.

Si tu osais me montrer tes désirs
Tu saurais pourquoi la vie est l'amante
De tes rêves qu'il reste à construire,
Pour apaiser tes jours de tourmentes.

Je sais que le temps se décompte
Comme l'eau d'un puits qui s'épuise

On s'en abreuve et au bout du compte
Je me souviens comme la vie est exquise...

Si je pouvais vivre un temps
Il serait maintenant, pour saisir ta liberté
Et sentir que le plus important
C'est de trouver dans la pénombre la clarté.

Si je pouvais te donner un regard
Il serait l'essence de l'amour velours,
Il dessinerait sur les lignes au hasard
De ta main, le caprice des sens sans détour.

Je sais aussi que le temps se compte
Comme l'eau d'un puits qui s'épuise,
On s'en abreuve et au bout du compte
Sens-tu comme la vie est exquise ?

Nobody's perfect

Je vous balance un scoop : personne n'est parfait, nos corps non plus ! je sens poindre une déception chez vous autres lecteurs !

La perfection ? un Saint Graal déguisé, un trésor enfoui, un simple fantôme ?

N'est-elle pas simplement construite d'élucubrations, et de moult divagations qui nous feraient croire à nous, couillons que nous sommes, qu'elle existerait ?

Et si c'était nous qui lui faisons de l'ombre à force d'aspirer à ce qui nous semble idéal ?

Savoir qui l'on est relève de l'exploit, comprendre l'autre relèverait-il du miracle ?

Je m'interroge.

J'ai lu dans certains visages plus de mots que ce que leur larynx ne sera jamais capable d'émettre comme sons.

Ils sont comme des équilibristes qui ont besoin de leur filet dans l'hypothèse où ils rateraient leur salto, en regardant admirativement leur adversaire en faire un triple, et retomber habilement sur leur fil, avec pour seule sûreté leur mental.

Que faites-vous des pulsions ? De la passion ? Des envolées irraisonnées ?

Toujours tout cadrer, délimiter, définir ! Et la vie ?

Une personnalité, une étrangeté, une force, une âme : voilà ce qui initialement fascinait, peut devenir troublant pour l'autre.

Alors doit-on mentir ? Se travestir ? Porter un masque ? Demeurer invariable et linéaire, fade et banal ? Jusqu'à se haïr pour ce qu'on est devenu, avec pour seul but de plaire ? À qui ? Pourquoi ?

Être en représentation permanente dans la peau d'un autre, et attendre que le rideau tombe pour entendre les éloges des spectateurs, voilà ce contre quoi je me bats, parce que parfois ce fichu rideau ne tombe jamais. On aime d'abord l'artiste, et subsidiairement celui qui se cache derrière.

J'ai envie de silence et de vacarme, d'exploser et de me contenir, qu'on me rêve et qu'on m'égare.

Je veux qu'on me désire par intérêt métaphysique, et à la fois palpable !

Et de m'asseoir pour contempler cette putain de lune qui attend son éclipse.

Je veux attendre mes prochaines impatiences et m'en exalter !

J'ai envie de rédiger mes fredaines, et de lire les jongleurs de mots pour avoir le plaisir de ramasser le verbe qui enfin me définira.

Je ne suis pas à apprivoiser, je me délie de vos conformités !

Tout ne s'explique pas, je ne m'explique pas. Je suis dans ce monde dans un monde collatéral, vient à bord celui qui « est » avant de paraître, celui qui sait et qui finalement n'est averti de rien. Accoste mon port celui qui est capable de briser ses certitudes car, ma seule force est de ne pas en avoir.

« Rencontrer autrui », dans sa vraie nature, dans ses replis ou confidences, ses travers ou ses noblesses, n'a de saveur que si cette volonté s'impose comme une évidence incoercible. A l'évidence c'est rarement le cas.

Je n'arrive même plus à m'émouvoir de cette aberration humaine, qui consiste à ne pouvoir aimer l'autre que s'il reflète absolument tout ce qu'on a concentré comme théories à la con.

Nobody's perfect.

A toi l'intrus-main

J'ai la tête qui claque, ça fait mal. J'ai tatoué ma rage sur mon corps, et j'ai choisi mon camp. J'ai construit mes dédales serpentés de mépris et de scandales. J'ai érigé ma forteresse et j'ai abaissé la herse. J'ai dérouté, abandonné et repris. Mais j'ai aussi appris et compris, éternellement incomprise et éprise.

J'ai mis mon glaive sur ta jugulaire, toi l'intrus-main. J'ai observé tes attitudes et tes incertitudes, elles miroitent parfois les lâchetés invisibles. Je perçois tes doutes qui ressemblent à d'étranges échappatoires, ceux qui impulsent l'intrépide et boycottent le cortex du pleutre.

Ce monde a des plaisirs avariés autant que je peux en vomir de mon édifiante adolescence. Je suis en déroute quand je cherche mon chemin hors des traverses. Je cours après mon impossible normalité dans ce macrocosme de fanatiques. Je suis animal et primitive issue du pécher originel jetée en pâture dans l'humanité.

Je suis cernée ! Ensermée d'alliances et de désunions, maladie congénitale ancrée dans la tête de mes congénères.

Ta langue est une logorrhée confuse qui se sert des hommes comme de marionnettes. Ta phraséologie

ampoulée raisonne dans mon crâne comme la cloche sans clocher. Tu m'épuises et je ne t'entends pas.

Je consens à cohabiter avec mes pour, mes contres et mes tout contre. J'ai des ivresses et des lucidités, duettistes de mon esprit parfois inquiétant.

Je tombe délibérément dans les affres de ton cœur balaféré, tailladé par la vie et ses sbires pour en tirer la substantifique moelle.

Je suis ici bas, et inconnue de l'univers. Tu es l'autre, l'étranger, celui que j'embrasse de ma verve, et celui que j'embrasse de mon âme. Ma singularité te met à nu et t'habille d'égards. Je t'aime insolent et humble.

Je suis ton cataclysme, je déränge tes autorités pour que tu comprennes que ma liberté n'est pas intégrée par la multitude et ton milieu abscons. Mes secrets n'existent que par ta nature bestiale, j'attends que la lumière flamboie dans mes ténèbres pour t'irradier du pire et que tu constates que j'y ai résisté.

Les questions m'assaillent par des pourquoi, je sursois tes parce-que, ils ne sont qu'exécutions et jugements. Je vacille dans ton équilibre précaire que tu crois mathématiquement indéfectible. Tu domestiques, assouvis, abêtis, tu décervèles, déchires, écorches, j'endure ta hideur le temps de m'affranchir de toi, l'indifférent du genre.

Je suis là et absente de la multitude et multiple face à tes déserts d'insensibilités par ma présence.

Je suis un ermite cérébral avec des connexions intrinsèques imperceptibles de tes démences générées par tes pairs. Elles me permettent de te faire grâce de tes erreurs, il paraît qu'elles sont « humaines. »

T'auras qu'à lui dire

T'auras qu'à lui dire que je n'efface pas ses années d'errance et de cruels dilemmes.

Et aussi qu'aujourd'hui j'apprivoise son ignorance et ses multiples anathèmes.

T'auras qu'à lui dire que je n'idéalise pas ce qui n'existe pas, ni ce qui aurait dû.

Et aussi que je ne suis pas flattée que ne subsiste entre nous qu'une quête éperdue.

T'auras qu'à lui dire que de guerre lasse je succombe, et que je me désiste.

Et aussi que je n'attends plus dans la pénombre une accointance fantaisiste.

T'auras qu'à lui dire que son image est infidèle et sans reflet dans ma mémoire.

Et aussi que j'ignore comment lui insuffler l'envers d'une impossible histoire.

T'auras qu'à lui dire que le succube a moult visages et qu'il ne les a pas tous discernés.

Et aussi qu'il a été vampirisé et que je présage d'en être encore longtemps consternée.